

Zeitschrift: Studies in Communication Sciences : journal of the Swiss Association of Communication and Media Research

Herausgeber: Swiss Association of Communication and Media Research; Università della Svizzera italiana, Faculty of Communication Sciences

Band: 10 (2010)

Heft: 2

Artikel: L'objectivité journalistique d'un point de vue philosophique

Autor: Gauthier, Gilles

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-790999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

GILLES GAUTHIER*

L'objectivité journalistique d'un point de vue philosophique *Critique de l'argument constructiviste de la relativité conceptuelle*

The chief, underlying philosophical argument for the impossibility of journalistic objectivity is the constructivist argument of conceptual relativity. Ontological constructivism is an antirealism placing that which does not exist in reality into representations; epistemic constructivism is an anti-objectivism which denies that a corresponding knowledge of reality is possible. Conceptual relativity is the idea wherein a state of affairs can be represented by various systems of representation. By resorting to Searle's criticism of the conceptual relativity as an anti-realistic argument, we demonstrate its invalidity as a derived anti-objectivist argument. An original counter-argument makes the demonstration of its invalidity an immediate anti-objectivist argument.

Keywords: objectivity, conceptual relativity, constructivism, antirealism, antiobjectivism.

* Université Laval Québec, Canada, gilles.gauthier@com.ulaval.ca

La clarté est l'honneur de l'intelligence.

Claude Tresmontant

1. Introduction

L'objectivité reste la mauvaise conscience du journalisme. Les analystes et les journalistes eux-mêmes s'acharnent à en décréter l'impossibilité avec une vigueur telle et si continuellement qu'ils donnent l'impression d'en craindre la faculté de résurgence. Toutes sortes de contraintes relatives à la subjectivité des journalistes, au contexte de la pratique du métier et à ses conditions de production ainsi qu'à la nature de la réalité sociale sur laquelle porte le journalisme tout en en étant partie prenante sont invoquées pour prétendre que l'objectivité est un idéal qui y est inatteignable.

Les résonances philosophiques de ce démenti restent le plus souvent tacites. L'une des rares tentatives de fonder expressément en philosophie le rejet de l'objectivité journalistique est celle de Poerksen (2008). Son grand intérêt est d'aborder la question explicitement en fonction du point de vue philosophique à partir duquel est fondé aujourd'hui avec le plus d'acuité le rejet de l'objectivité : le constructivisme. Ainsi que Poerksen le met bien en évidence, l'application du point de vue constructiviste au journalisme fait valoir, à l'encontre du réalisme, son impossibilité à rendre compte objectivement de l'actualité : « To employ constructivism heuristically in the observation of journalism entails [...] to take rational leave from traditional notions of journalism. Realist conceptions of journalism as an enterprise geared to representing an observer-independent reality must be abandoned [...] » (297).

Poerksen a très certainement raison de tirer cette conclusion. La perspective constructiviste sur le journalisme y disqualifie la notion d'*objectivité* ainsi que celles de *réalité* et de *vérité*, comme lui-même le spécifie également. Le constructivisme, en effet, est la doctrine philosophique contemporaine fer de lance des thèses posant qu'il n'y a pas de réalité indépendante de l'observateur et que la connaissance représentationnelle de la réalité n'est pas possible. Ces deux thèses, dans leur globalité comme dans leur application locale au journalisme, reposent sur un argument central : celui de la relativité conceptuelle.

Mon objectif, ici, est de montrer que la prétention constructiviste sur l'impossibilité de l'objectivité en journalisme ne tient pas la route. Plus précisément, je veux soutenir que l'argument de la relativité conceptuelle sur lequel repose la position constructiviste n'est pas valide. L'objet de mon propos est l'objectivité journalistique. Je n'entends donc pas faire œuvre de philosophie pour elle-même. Le traitement convenable du rapport entre relativité conceptuelle et objectivité journalistique exige toutefois le passage par l'analyse philosophique que j'opérerai.

Je commencerai par caractériser plus précisément les thèses constructivistes en faisant ressortir comment elles sont exprimées au sujet du journalisme. Je ferai état, ensuite, de l'argument de la relativité conceptuelle et de l'usage qui en est fait dans le déni de l'objectivité journalistique. Finalement, je proposerai une contre argumentation démontrant que c'est à tort que l'impossibilité de l'objectivité en journalisme est induite de la relativité conceptuelle.

Il importe, au point de départ, de lever un tant soit peu le flou sémantique qui entoure la notion d'*objectivité* en en fournissant une définition minimale. Dans un sens qui est très courant, l'objectivité sera ici entendue comme la capacité en journalisme de rendre compte de l'actualité telle qu'elle est. L'objectivité, c'est donc la possibilité d'établir une représentation adéquate, juste de la réalité, c'est-à-dire conforme à cette réalité. Ainsi entendue, l'objectivité est de nature cognitive. C'est une caractéristique essentiellement de la connaissance et du langage l'exprimant. Ce n'est que par extension de ce sens premier qu'on peut qualifier d'« objective » la réalité elle-même, précisément pour signifier qu'elle peut faire l'objet d'une connaissance (adéquate), c'est-à-dire d'une représentation conforme à ce qu'elle est. C'est tout à fait ce sens que Poerksen donne à l'objectivité journalistique pour marquer la contestation qui en est faite du point de vue constructiviste. Tel qu'il en rend compte, le constructivisme « [...] consider objective knowledge unattainable in principle » et dénie que les journalistes soient « capable of representing reality » (ibid. 296).

Cette caractérisation de l'objectivité est triviale. Elle permet tout de même de marquer une première limite au champ d'application de l'objectivité journalistique. Elle ne vaut que pour ce qui en journalisme a trait à un exposé factuel, c'est-à-dire donc, pour reprendre une distinction commune, pour ce qui a trait essentiellement à l'information rapportée

et possiblement à certains éléments de l'information expliquée mais pas à l'information commentée et à la prise de position. Pour dire la même chose en recourant au réseau conceptuel de la théorie de l'évolution du journalisme de De Bonville & Charron (2004), l'objectivité est spécifique au journalisme d'information et ne se retrouve pas dans le journalisme d'opinion et dans le journalisme de communication.

Autre précision : prétendre que l'objectivité est possible, ce n'est pas affirmer qu'elle est toujours réalisée. Si elle existe, l'objectivité est une norme. Le fait qu'elle soit enfreinte, occasionnellement ou même souvent, n'en altère pas le principe. D'ailleurs, ce à quoi s'en prend la contestation constructiviste, ce n'est pas à l'échec fortuit ou aux ratés de l'objectivité mais à sa possibilité même.

2. Le constructivisme

En raison de la grande popularité des termes-concepts de *construction* et de *constructivisme*¹, il n'est pas aisé de circonscrire la philosophie constructiviste. On peut tout de même avancer que, dans ses lignes essentielles, le constructivisme est l'une ou l'autre thèse ontologique antiréaliste et épistémologique antiobjectiviste plus haut succinctement rapportées.

2.1. L'antiréalisme

Sur le plan ontologique, la thèse constructiviste pose que n'existe pas de monde préalable à l'appréhension qu'en ont les êtres humains ou, dit autrement, qu'il n'y a pas de réalité indépendante des représentations qu'ils en ont, des descriptions qu'ils en font. Le constructivisme n'est pas la seule

¹ Voici quelques exemples. Piaget qualifie sa théorie de l'apprentissage de « constructiviste ». L'adjectif sert également à désigner une théorie des mathématiques. Bourdieu évoque un « constructivisme structuraliste » ; Albert Schütz, un « constructivisme phénoménologique ». Il y a également un constructivisme plus diffus en sciences de l'éducation et en sciences de l'information et de la communication. Par ailleurs, certains distinguent le « constructionnisme » du « constructivisme » alors que d'autres, à la suite de Derrida, se réclament d'un « déconstructionnisme ». Pour ajouter à la confusion, il arrive que des chercheurs soient associés au constructivisme sans que cela soit du tout clair (Michel Foucault) ou même tout à fait erronément (John Searle). Pour un survol rapide, mais qui reste partiel, de l'extension du constructivisme, voir Keucheyan (2007).

doctrine à soutenir cet antiréalisme ; en font autant les diverses formes d'idéalisme et de solipsisme qui jalonnent l'histoire de la philosophie².

Le propre du constructivisme est de spécifier qu'il n'y a pas de réalité qui ne soit construite. Il ne suffit pas, pour être constructiviste, de reconnaître que certaines réalités sont construites, comme c'est manifestement le cas de la réalité sociale et de la réalité institutionnelle. Le constructivisme adopte une perspective plus radicale en posant que l'ensemble de la réalité est construite, que toute réalité procède d'une construction : « Tout ce que nous considérons comme réel est construit socialement. Ou, plus directement, rien n'est réel avant que les hommes ne s'accordent à dire qu'il en est ainsi. » (Gergen & Gergen 2006 : 12).

Le constructivisme ontologique s'incarne tout particulièrement dans l'idée de *construction sociale de la réalité*. Depuis Berger & Luckmann (1967), de très nombreuses recherches s'efforcent de mettre en évidence le caractère construit d'une grande variété d'objets. Comme le montre Hacking (1999), nombre de ces travaux poursuivent un objectif de dénaturalisation : ils cherchent à montrer que ce qui apparaît comme un donné relève en fait d'idéologies, de rapports de force ou de représentations sociales. Dans la mesure où ils se limitent à cette tâche, ces travaux ne peuvent être taxés de « constructivistes ». Ils le peuvent seulement si, dans la foulée, ils avancent que c'est toute la réalité qui est construite, s'ils adhèrent à ce que Boghossian (2006) appelle le « constructivisme des faits » : l'idée suivant laquelle il n'y a aucun fait en lui-même, aucun fait qui soit indépendant des sociétés et des intérêts des hommes ; aucun fait, par conséquent, qui ne soit construit.

Deux des lieux emblématiques d'émergence et de développement du constructivisme antiréaliste sont la « nouvelle sociologie des sciences » et les *gender studies*. Après avoir explicitement inscrit ses recherches sur les sciences et les techniques dans le « constructivisme social », c'est-à-dire donc dans la mouvance de l'idée de *construction sociale de la réalité*, Latour (2007) se réclame aujourd'hui d'une théorie plus large de la « construction non sociale » dite de « l'acteur-réseau ». Cela ne l'empêche pas de continuer de soutenir la thèse de l'inexistence antérieure des objets scientifiques. Selon Latour, non seulement la science est-elle une construction découpant la réalité et

² À tort ou à raison, les grandes figures de la philosophie analytique contemporaine que sont Nelson Goodman, Hilary Putnam et Richard Rorty sont également souvent considérés comme des tenants de l'antiréalisme.

constituant des objets formels d'analyse déterminés par ses cadres théoriques mais, plus radicalement, les objets dont traite la science (comme le bacille de la tuberculose et les ferments lactiques) sont totalement fabriqués par elle : ils n'existaient pas avant leur appropriation par la science ou dit plus justement, antérieurement à leur établissement par l'entreprise scientifique³.

De leur côté, les *gender studies* cherchent à établir que le statut et les rôles dévolus aux différents genres et donc également leur différenciation ne sont pas des faits de nature mais des faits sociaux. Jusque-là, ils ne relèvent pas du constructivisme même s'ils sont articulés autour du concept de *construction sociale*. Certains vont cependant plus loin et versent dans le constructivisme. C'est le cas de Butler (1990) qui (suivant une interprétation donnée à ses travaux) considère que sont construits non seulement les genres mais également les sexes biologiques (que seraient des « fabriques discursives » ou des « constructions performatrices »).

La thèse antiréaliste du constructivisme est aussi avancée à propos du journalisme. Souvent, l'énoncé qui en est fait est succinct et plutôt suggestif : il pose très généralement que l'information journalistique crée les événements dont elle traite plutôt que de rendre compte d'un monde qui lui serait préexistant. Il arrive que l'affirmation exprime tout à fait explicitement l'idée constructiviste. Delforce (1996), par exemple, évoque « la fiction du fait brut » (21) prétendument à l'origine de la nouvelle. De même, Derville (1999) soutient qu'« il n'existe tout simplement pas de « monde réel » à propos duquel on pourrait tenter d'être objectif » (153). L'un et l'autre assurent, à la suite, que le journalisme ne rapporte pas l'actualité mais la constitue : « Le fait brut n'est pas l'origine du travail journalistique, il en est le résultat : ce qui se présente finalement comme un fait dans l'écriture de l'article, résulte de toute une série de constructions. » (Delforce 1996 : 21) ; « [...] le monde que montre les médias n'est pas donné, mais façonné » (Derville 1999 : 153)⁴.

³ Pour une critique de cette thèse latourienne de l'inexistence antérieure des objets scientifiques, voir Gauthier (2010).

⁴ Certains analystes se montrent plus ambigus. C'est le cas d'Eliseo Veron (1981) qui affirme d'abord globalement que « Les médias informatifs sont le lieu où les sociétés industrielles produisent notre réel » pour ensuite préciser que la réalité ainsi façonnée est celle des « événements sociaux ». Il semble de la sorte tenir seulement en apparence une position antiréaliste.

2.2. *L'antiobjectivisme*

La thèse épistémologique du constructivisme est l'antiobjectivisme. Ses adhérents soutiennent, d'une façon ou d'une autre, que la connaissance est totalement affranchie de la réalité (si tant est que celle-ci existe). Cette thèse peut être dite « antiobjectiviste » du fait qu'en excluant tout rapport de la connaissance à la réalité, elle la dédouane de la prétention à sa saisie objective, c'est-à-dire constituée de représentations conformes. Comme l'écrit Le Moigne (1995), l'épistémologie constructiviste pose que la seule connaissance possible n'est pas celle du réel mais « celle [du sujet] de sa propre expérience du réel » (67) et que la « représentation construit la connaissance qu'ainsi elle constitue » (69). Conséquemment, toujours selon Le Moigne, le constructivisme implique une « renonciation consciente à la valeur de vérité objective » (68).

Le constructivisme ontologique implique fatalement, le cas échéant, le constructivisme épistémologique. Celui qui nie l'existence d'une réalité indépendante des représentations humaines est logiquement tenu, s'il s'intéresse à la connaissance, de statuer qu'elle ne doit rien au « réel » et qu'elle n'en est pas une représentation conforme. L'inverse n'est pas vrai : le constructivisme épistémologique ne suppose pas le constructivisme ontologique. On peut tout à fait adhérer à l'antiobjectivisme sans être nécessairement antiréaliste. Beaucoup de constructivistes prétendent que la connaissance ne représente pas la réalité tout en réservant leur jugement sur la question de l'existence d'une réalité indépendante ou même la laisse totalement dans l'ombre.

De la même façon que le constructivisme ontologique ne se limite pas à reconnaître le caractère construit de certaines réalités mais avance que c'est toute la réalité qui est construite, le constructivisme épistémologique ne se contente pas de soutenir que la connaissance est construite mais prétend plus radicalement qu'elle est établie en totale autonomie par rapport à la réalité et n'est donc pas avec elle dans un rapport représentationnel. C'est un brouillage entre les deux affirmations qui fait qu'on peut hésiter à reconnaître telle ou telle recherche comme appartenant ou non au constructivisme⁵. Pour d'autres, l'ambiguïté n'existe pas : la théorie

⁵ C'est notamment le cas des travaux de Thomas Kuhn et ceux de Michel Foucault.

anarchiste de Feyerabend (1978), le « programme fort » de Bloor (1976) et Barnes (1974), le programme empirique du relativisme de Collins (1993) et la thèse des ventriloques de Stengers (1993) sont des exemples clairs de constructivisme épistémologique.

Le constructivisme épistémologique est beaucoup plus répandu au sujet du journalisme que ne l'est le constructivisme ontologique. Comme indiqué en début d'article, c'est devenu un poncif que de décréter l'impossibilité d'y être objectif⁶. Cet antiobjectivisme est décliné de diverses façons, mais il s'agit toujours de marquer que le journalisme ne peut fournir une représentation adéquate de l'actualité. Pour un, Delforce (1996) exprime ce jugement en s'inscrivant en faux contre une conception de la presse « comme devant apporter, à la façon d'un miroir, un reflet juste du réel, ou comme devant se faire l'écho fidèle du monde social qui nous entoure. » (22)⁷.

La forte prégnance contemporaine de l'antiréalisme et de l'antiobjectivisme, au sujet du journalisme comme de tout autre type de rapport au monde, s'explique par l'échec et le rejet du positivisme. Le positivisme⁸ pose non seulement l'existence de la réalité mais aussi son unicité. Il avance également que la connaissance est la reproduction tout aussi unique et isomorphe de la réalité. Pour le positivisme, il n'y a qu'un et un seul système cognitif de représentations valide du réel qui est en quelque sorte un calque du monde. En cela, la connaissance est objective (en fait, aux yeux d'un positiviste, l'expression « connaissance objective » est un pléonasma ou une tautologie : pour lui, c'est par définition que la connaissance fournit une représentation conforme de la réalité). Le constructivisme antiréaliste s'oppose à la première de ces thèses ; le constructivisme antiobjectiviste, à la seconde.

⁶ Pour un survol de cette dénégation (déjà un peu ancien mais dont les paramètres restent aujourd'hui encore pertinents), je me permets de renvoyer le lecteur à Gauthier (1991).

⁷ Pour une discussion plus large du constructivisme ontologique et épistémologique en communication et en journalisme, voir *Questions de communication* 3/2003, 5/2004, 6/2004 et 7/2005.

⁸ Le positivisme logique, celui du Wittgenstein du *Tractatus* et du Cercle de Vienne.

3. La relativité conceptuelle

On peut faire cette hypothèse d'un lien entre les deux formes de constructivisme et la critique du positivisme du fait que l'un des arguments centraux sur lesquels ils s'appuient est celui de la relativité conceptuelle. La relativité conceptuelle est cette idée suivant laquelle un même état de choses peut être appréhendé par différents vocabulaires, différentes théories ; bref, par différents systèmes de représentations. Une illustration aisée de relativité conceptuelle est celle de la variété des systèmes de mesure : par exemple, la coexistence des systèmes de température Celsius et Fahrenheit.

3.1. *La relativité conceptuelle comme argument antiréaliste*

Chez les philosophes, la relativité conceptuelle est alléguée le plus couramment à l'appui de l'antiréalisme. La figure la plus représentative à cet égard est celle de Putnam (1990). C'est lui qui donne son nom à l'argument qu'il appelle également « pluralisme conceptuel ». Il consiste à affirmer qu'il n'y a pas de réalité indépendante ou en tout cas qu'il ne fait pas sens de s'interroger au sujet de l'existence d'une réalité indépendante parce que nous ne pouvons l'aborder qu'en fonction de points de vue localisés et multiples qui constituent autant de façon de la découper. Il n'y aurait pas de réalité en tant que telle, ou du moins nous ne pouvons pas l'établir, dans la mesure où nous n'avons accès qu'à une portion de ce qui se présente à nous comme réalité à travers une manière de la voir qui la détermine parmi d'autres possibles. Par exemple, le fait qu'on puisse mesurer la température en Celsius ou en Fahrenheit ferait en sorte que la température en tant que telle n'existe pas ou, en tout cas, qu'on ne peut pas statuer sur la question de son existence. Ce qui existerait, ce ne serait pas la température en elle-même mais seulement la température en Celsius et la température en Fahrenheit.

La relativité conceptuelle comme argument du constructivisme antiréaliste n'a pas trait directement à l'objectivité : elle prétend seulement établir que la réalité n'existe pas du fait de la pluralité des points de vue qu'il est possible d'établir sur les états de choses. Néanmoins, en décrétant l'inexistence d'une réalité hors des représentations, la relativité conceptuelle implique le rejet de l'objectivité. Comme nous l'avons déjà

souligné, l'antiojectivisme s'ensuit logiquement de l'antiréalisme: en niant qu'existe un réel extérieur, on rend irréalisable à sa source même sa représentation. L'argument antiréaliste de la relativité conceptuelle est donc ipso facto également un argument antiojectiviste détourné en ce qu'il dénie la condition de possibilité de l'objectivité.

3.2. La relativité conceptuelle comme argument antiojectivisme

Par ailleurs, la relativité conceptuelle peut être directement invoquée à l'appui de l'antiojectivisme. L'argument est alors développé de la manière suivante: les différents systèmes de représentations ne sont contraints que par leur cadre conceptuel respectif. Leur validité n'est donc déterminée que par la théorie qu'ils constituent (ou par la théorie dont ils dépendent) et aucunement par quelque correspondance à la réalité (qu'elle existe ou non). Conséquemment, la connaissance, ou dit plus judicieusement, les connaissances livrées par ces différents systèmes de représentations restent autonomes par rapport à la réalité et n'en sont donc pas des comptes-rendus évaluables en fonction de leur conformité. Par exemple, les mesures de température dépendent uniquement des échelles Celsius et Fahrenheit sans égard à la température des corps en elle-même: les degrés ne sont pas en correspondance avec des équivalents réels de la même manière que la température elle-même n'est pas dans la réalité. Si un état de choses peut être rendu de plusieurs manières différentes, alors il ne parvient pas à s'imposer représentationnellement et les diverses façons de le représenter ne peuvent prétendre s'y conformer. Par suite, la vérité cesse d'être affaire de correspondance à la réalité pour n'être affaire que de cohérence conceptuelle.

L'un des éléments du raisonnement antiojectiviste développé à partir de la relativité conceptuelle (mis en avant entre autres par Putnam) est celui de l'impossibilité de se situer dans une métaperspective qui permettrait de reconnaître une relation directe entre les systèmes de représentations et la réalité et ainsi de les apprécier en fonction de leur concordance. À défaut de pouvoir de la sorte adopter un point de vue « divin », il nous faut admettre que la connaissance ne peut recevoir la certification du réel, que les différents systèmes de représentations ne peuvent avoir pour attribut d'en rendre compte tel qu'il est et, conséquemment, que l'objectivité

est utopique. Dans la foulée, est fait valoir (surtout par Rorty et Putnam) un pragmatisme de la connaissance centré sur son utilité et non pas sur la recherche de la vérité.

À propos du journalisme, contrairement à ce qui est le cas en philosophie, l'argument de la relativité conceptuelle est allégué principalement en appui à l'antiojectivisme. On peut le comprendre aisément. C'est qu'en journalisme, la préoccupation la plus immédiate et la plus forte n'est pas relative à l'existence de l'actualité mais à la possibilité de la relater. C'est ce qui explique que le constructivisme épistémologique soit plus répandu au sujet du journalisme que le constructivisme ontologique. Quand l'antiréalisme est affirmé au sujet du journalisme, c'est moins pour lui-même qu'en ce qu'il implique l'antiojectivisme. La négation de l'existence d'une réalité hors des représentations sert essentiellement à rejeter l'aptitude à la rapporter en toute conformité. On le voit très clairement dans l'expression faite par Derville (1999) de l'antiréalisme: « [...] il n'existe tout simplement pas de « monde réel » à propos duquel on pourrait tenter d'être objectif » (op. cit).

L'antiréalisme en journalisme s'alimente très directement à l'idée de la *construction sociale de la réalité*. Du fait que la réalité sociale sur laquelle porte dans une très large mesure le journalisme est de nature construite et que le journalisme lui-même résulte d'une construction, beaucoup concluent, avec Derville et Delporte, qu'il n'y a pas de réalité non construite⁹.

La relativité conceptuelle comme argument de l'antiojectivisme est exprimé au sujet du journalisme de manière tout à fait standard par rapport à sa formulation générale: puisque le même élément d'actualité peut être rapporté de diverses façons, puisque donc différents points de vue peuvent être adoptés sur un événement, son compte rendu objectif n'est tout simplement pas possible. La pluralité de l'information ferait en sorte qu'elle ne pourrait pas, en principe, fournir une relation de l'actualité conforme à ce qu'elle est en elle-même. Les nouvelles ne seraient pas en relation de correspondance ou de concordance avec les événements.

⁹ Dans Gauthier (2004a), j'ai cherché à montrer que cette argumentation confond deux arguments, celui de la construction sociale de la réalité et celui de la construction de la réalité sociale, et que l'un et l'autre de ces arguments se révèlent totalement invalides.

Cet antiobjectivisme est souvent articulé sur des considérations précises. Les plus communes sont la sélection de l'information et les biais de traitement (auxquelles Poerksen fait toutes deux écho). Du fait que la production journalistique est limitée par le choix à faire parmi tout ce qui pourrait donner lieu à nouvelle et que de ce choix résultent des points de vue eux aussi choisis, on dénie au journalisme la capacité de rendre compte de la réalité. On argue aussi, d'autre part, que l'objectivité journalistique n'est pas possible parce que l'information est produite par des personnes et des institutions qui ne peuvent pas ne pas avoir de biais, préjugés, tendances, préférences, inclinaisons et autres dispositions a priori, qui viennent brouiller diversement leur regard sur l'actualité.

4. Une contre argumentation à la relativité conceptuelle comme argument de l'impossibilité de l'objectivité

L'argument de la relativité conceptuelle n'est pas utilisé spécifiquement en opposition à l'objectivité journalistique. De la même façon que le journalisme n'est qu'un lieu parmi d'autres où se pose la question de savoir si est concevable une représentation conforme de la réalité – elle sourd de toute entreprise de connaissance –, la relativité conceptuelle est invoquée pour rejeter la possibilité de l'objectivité dans son ensemble. Les références à la sélection de l'information et aux biais de traitement ne sont d'ailleurs pas particulières au rejet de l'objectivité journalistique. On les retrouve partout où est avancée l'impossibilité de l'objectivité. L'antiréalisme et l'antiobjectivisme auxquels la relativité conceptuelle donne lieu ne sont donc pas non plus propres au constructivisme en journalisme mais communs à tous les domaines cognitifs. Quand on soutient que l'objectivité en journalisme n'est pas possible parce que n'existe pas de réalité hors représentations ou qu'il n'y a pas de représentation conforme de la réalité en raison de la pluralité des systèmes de représentations, on ne développe pas une ligne argumentative s'appliquant au seul journalisme. Fondamentalement, on renvoie alors à des thèses philosophiques générales. Appliqués au journalisme, l'antiréalisme et l'antiobjectivisme ont trait typiquement à l'actualité. Mais ce qu'ils affirment à son propos vaut pour toute la réalité et toute la connaissance. Si, de la sorte, l'argument de la relativité conceptuelle fait fond sur un raisonnement générique, la réfutation qu'on peut vouloir

en faire doit elle aussi être menée sur un plan global. Une démonstration de la déficience de l'argument de la relativité conceptuelle à établir l'impossibilité de l'objectivité journalistique ne peut pas être singulière mais seulement plénière. Il est suffisant mais également nécessaire que la contre-argumentation ne soit pas locale mais à portée universelle. C'est d'ailleurs sur ce plan général que Poerksen se situe : il avance que l'objectivité journalistique n'est pas possible en regard du constructivisme philosophique tel qu'il envisage l'objectivité en tant que telle.

Par ailleurs, ainsi que nous en avons déjà fait l'observation, la relativité conceptuelle n'a pas le même statut démonstratif par rapport à l'objectivité (journalistique ou autre) selon qu'elle est présentée en appui à l'une ou l'autre thèse constructiviste. Elle se propose par définition et donc immédiatement comme argument antiobjectiviste. L'argument antiréaliste de la relativité conceptuelle est aussi un argument antiobjectiviste mais indirect parce que fonctionnant à la façon d'une présupposition logique.

Cette différence de portée appelle une stratégie à deux volets pour qui veut contredire la prétention à fonder dans le constructivisme le rejet de la possibilité de l'objectivité journalistique par le recours à la relativité conceptuelle. Il faut s'y attaquer différemment selon qu'elle se déploie sur un plan ontologique ou sur un plan épistémologique. Deux démonstrations distinctes sont requises afin de mettre en échec la relativité conceptuelle comme argument antiréaliste et antiobjectiviste indirect ou dérivé, d'une part, et comme argument antiobjectiviste immédiat ou immanent, d'autre part.

4.1. L'invalidité de la relativité conceptuelle comme argument antiréaliste (et antiobjectiviste dérivé)

Jusqu'à maintenant, c'est l'argument antiréaliste de la relativité conceptuelle qui a suscité la critique la plus probante. Certains philosophes oeuvrant à contre courant du constructivisme, dont John Searle (1995), s'opposent à la thèse avançant que la multiplicité des systèmes de représentations implique que la réalité en elle-même n'existe pas. Searle soutient que l'inférence n'est pas valide : que l'inexistence d'un monde hors représentations ne suit pas du double fait que la réalité ne peut être appréhendée qu'à travers une représentation et que cette représentation peut être

multiple. Searle, en fait, défend une position réaliste plus affirmée stipulant l'existence d'une réalité totalement indépendante de nos représentations. Mais en tant que tel son raisonnement contre la relativité conceptuelle comme argument antiréaliste ne doit rien à cette position réaliste. Tout ce qu'il stipule, c'est que de la relativité conceptuelle, on ne peut conclure l'inexistence de la réalité. Pour Searle, il s'agit là d'une déduction bêtement *non sequitur*: « Le fait que des schèmes conceptuels rivaux permettent différentes descriptions de la même réalité, et qu'il n'y ait pas de description de la réalité en dehors de tout schème conceptuel, n'a aucun effet que ce soit sur la vérité du réalisme » (211 f.), c'est-à-dire sur le fait qu'existe ou n'existe pas une réalité hors représentations. Le contre argument de Searle serait, au sujet de l'exemple de la température, que du fait qu'elle ne puisse être rendue que par un système de mesure et que les systèmes Celsius et Fahrenheit peuvent concurremment la mesurer, il ne suit pas que la température n'existe pas en tant que telle.

Il est à noter que Searle ne nie pas les prémisses du raisonnement. Searle adhère à l'idée de relativité conceptuelle et conçoit donc que la réalité ne peut être décrite que par un système de représentations et que différents systèmes de représentations sont possibles. Ce qu'il conteste, c'est qu'on puisse en inférer que la réalité n'existe pas. Searle considère que la relativité conceptuelle est parfaitement compatible avec l'idée qu'existe une réalité hors représentations. Il va même plus loin en soutenant que la relativité conceptuelle présuppose au contraire une réalité indépendante. Selon lui, en effet, la représentation préjuge qu'il y a quelque chose à représenter. Que plusieurs systèmes de représentations soient possibles ne change rien à l'affaire. En dépit de leur rivalité dans la description, ils ont en commun l'a priori que quelque chose est à décrire. Les systèmes Celsius et Fahrenheit proposent une gradation différente de la température mais tous deux présupposent l'état de température. À défaut d'admettre cette présupposition, les tenants d'un système de représentations seraient acculés à l'auto réfutation. Par exemple, il serait contradictoire de prétendre que la température extérieure atteint 30 degrés Celsius et de simultanément nier qu'il y ait une température extérieure.

L'argument de Searle peut tout à fait être appliqué au journalisme. Contrairement à ce que donne à voir le point de vue constructiviste, du double fait qu'un même élément d'actualité, un événement, doive être

décrit par un système de représentations, une nouvelle, et qu'il puisse être décrit par différents systèmes de représentations, différentes nouvelles, il ne suit pas que cet événement n'existe pas de lui-même. Cette déduction est un argument *non sequitur*. C'est même la conclusion inverse qui s'impose : non seulement la pluralité des nouvelles n'implique pas l'inexistence de l'événement mais elle le présuppose plutôt¹⁰.

Que ce soit de manière générale ou au sujet plus spécifiquement du journalisme, le contre argument de Searle préserve la possibilité de l'objectivité. La démonstration de l'invalidité de l'argument antiréaliste de la relativité conceptuelle le court-circuite ipso facto comme argument antiobjectiviste dérivé. Si on ne peut légitimement inférer de la diversité des systèmes de représentations l'inexistence d'une réalité hors représentations, on ne peut non plus à la suite en déduire l'impossibilité d'une représentation conforme de la réalité. L'objectivité n'est pas par là attestée, mais est réfutée son impossibilité sur la base de la relativité conceptuelle.

4.2. *L'invalidité de la relativité conceptuelle comme argument antiobjectiviste (immédiat)*

Curieusement, l'argument antiobjectiviste de la relativité conceptuelle est beaucoup moins critiqué que son pendant antiréaliste. Tout se passe comme si une fois qu'avait été établi (à la façon de Searle ou autrement) que la relativité conceptuelle n'engage pas à l'inexistence de la réalité, on avait pallié au pire et sauvegardé l'essentiel. Peut-être pense-t-on aussi, sans trop l'avouer, qu'il serait beaucoup plus malaisé de s'attaquer à l'idée, d'un certain naturel, que la pluralité des systèmes de représentations fait en sorte qu'on ne peut décrire la réalité telle qu'elle est.

Cependant, en la désamorçant comme argument antiréaliste, on ne contre la relativité conceptuelle que comme argument antiobjectiviste dérivé. Cette manœuvre ne suffit pas. Elle laisse intacte l'argument antiobjectiviste direct de la relativité conceptuelle. Le rejet de l'objectivité

¹⁰ Dans Gauthier (2005), j'ai caractérisé plus finement cette « structure logique » de l'information journalistique en proposant une catégorisation des types de « faits de nouvelle », c'est-à-dire des différents genre de réalités à partir desquels les nouvelles sont construites. Dans Gauthier (2004b), j'ai tenté de démontrer en quoi ce « réalisme » fait de la vérité un impératif du journalisme.

ne découle pas forcément de l'antiréalisme : on peut, en regard de la relativité conceptuelle, dénier la possibilité de représenter en toute conformité la réalité sans avoir à considérer la question de son existence ou de son inexistence. En plus d'établir que la relativité conceptuelle n'implique pas l'inexistence d'un monde hors représentations et, par là, ne gomme pas la condition préalable de l'objectivité, il faut aussi faire la démonstration que la pluralité des systèmes de représentations ne rend pas d'elle-même impraticable une représentation conforme de la réalité.

Je propose, dans les paragraphes qui suivent, un contre argument à l'argument antiobjectiviste immédiat de la relativité conceptuelle. Ma thèse est que, comme Searle l'établit relativement à l'existence de la réalité, cet argument est *non sequitur*, que la relativité conceptuelle est compatible avec l'objectivité et que, même, d'une certaine façon, elle en présuppose la possibilité.

Le cœur de mon argument résulte d'une compréhension correcte de la relativité conceptuelle qui ne se contente pas d'en faire le constat mais qui en spécifie la teneur. Si la relativité conceptuelle est bel et bien fondée, s'il est effectivement possible que différents systèmes de représentations puissent rendre compte de la même réalité et la décrire, il est tout aussi exact que la fourchette de ces possibilités n'est pas infinie ; que, plus précisément, ces systèmes ne sont pas indéterminés et que l'une des contraintes qui pèsent sur eux est l'adéquation à la réalité.

J'entends en faire la démonstration en construisant un exemple relatif à la température. Nous en avons déjà deux systèmes de mesure, le Celsius et le Fahrenheit. Encouragés par l'idée de la relativité conceptuelle, concevons de nouveaux systèmes de mesure de température. Allons-y d'abord précautionneusement en établissant deux systèmes assez vraisemblables, le premier consistant simplement en une échelle de gradation inédite, disons en « kurks » ; le second en un système évaluant la température en fonction de la composition chimique des objets. Poussons un peu plus loin l'invention et élaborons deux autres systèmes : l'un relatif à la dimension des objets ; l'autre, relatif au nombre d'objets existant dans le monde. Maintenant, soyons vraiment créatifs et imaginons deux nouveaux systèmes de mesure de la température beaucoup plus audacieux : l'un en fonction du nombre moyen de journées de chute de neige au Québec et l'autre en fonction des résultats des parties de la Coupe du monde de football de l'été

2010. Nous obtenons avec ces six systèmes originaux, une belle relativité conceptuelle, assez débridée mais vraiment très variée.

Une fois passée notre euphorie inventive, que pourrions-nous avancer à son propos ? Entre autres choses, nous pourrions procéder aux constats et généralisations suivantes. Certains de nos nouveaux systèmes, ceux basés sur le nombre moyen de journées de chute de neige et sur les résultats des matchs de la Coupe du monde, apparaissent tellement farfelus qu'on ne voit même pas comment ils pourraient servir à mesurer la température. Première considération : un système de représentations ne peut pas être n'importe quoi. Par ailleurs, d'autres de nos systèmes, sans être aussi extravagants, devraient faire l'objet de spécifications quant à l'unité de mesure. C'est le cas des systèmes relatifs à la place occupée par les objets et à la quantité d'objets dans le monde. Il serait nécessaire de comprendre comment ces deux traits peuvent servir à la détermination de la température. Deuxième observation : un système de représentations doit reposer sur quelque aspect pertinent. Finalement, deux de nos nouveaux systèmes sont, à première vue, vraisemblables. Il faudrait tout de même préciser ce qu'est un « kurk » et en quoi la composition chimique contribue à la température d'un corps. Troisième généralisation : un système de représentations a à être explicite. Cette dernière exigence vaut déjà pour les systèmes Celsius et Fahrenheit. Il se trouve simplement que nous les avons naturalisés et avons en quelque sorte intériorisé l'explicitation.

Ces considérations donnent clairement à voir que la relativité conceptuelle n'est pas totalement ouverte et incertaine. Elle n'a pas un caractère totalement contingent. Il peut y avoir diversité dans les manières de représenter la réalité mais certaines règles prévalent qui font en sorte que les schémas ou systèmes représentationnels ne sont pas purement arbitraires, qu'ils doivent reposer sur une certaine pertinence et être minimalement spécifiés. Ces règles entraînent une discrimination entre les systèmes de représentations : ils ne sont pas égaux, peuvent faire l'objet d'une évaluation et donc aussi d'une hiérarchisation. L'une de ces règles ou un ensemble de ces règles a trait à la concordance avec la réalité. Ce qui permet de départager les systèmes Celsius et Fahrenheit de certains des six nouveaux systèmes de représentations de la température que nous avons imaginés, c'est en partie un manque de correspondance à la réalité. C'est tout

particulièrement le cas des systèmes fondés sur la quantité d'objets dans le monde, le nombre de journées neigeuses au Québec et les résultats de parties de football : on ne voit absolument pas comment ces éléments du réel peuvent livrer quelque information que ce soit sur la température ou, pour le dire de manière plus seyante à notre propos, on ne voit pas comment un système de représentations structuré suivant ces éléments de la réalité peut représenter la température.

La correspondance à la réalité n'est pas le seul critère permettant d'apprécier un système de représentations. Sa cohérence interne, sa portée explicative, son économie, sa facilité de compréhension, à la limite son élégance, ainsi que son utilité entrent certainement aussi (entre autres choses) en ligne de compte. Mais une consistance dans le rapport à la réalité également.

La conformité aux faits est un indice permettant à la fois de départager les systèmes de représentations et d'en fournir une évaluation comparative. L'objectivité, telle que nous l'avons définie, c'est précisément la conformité à la réalité. On peut ainsi dire que les systèmes de représentations se différencient les uns des autres et peuvent être ordonnés suivant leur degré d'objectivité.

La relativité conceptuelle n'exclut donc pas l'objectivité. Il ne s'agit pas de la possibilité de représenter diversement le même état de choses que la conformité des représentations à celui-ci soit en principe déraisonnable. Tout au contraire, elle est une condition s'appliquant à tous ces systèmes et sert à les discriminer. Il n'y a donc pas, en toute logique, incompatibilité entre la relativité conceptuelle et l'objectivité. Loin d'en marquer l'impossibilité, la relativité conceptuelle appelle tout au contraire l'objectivité en prolongement.

Cette relation entre relativité conceptuelle et objectivité trouve une application toute particulière en journalisme. Un même événement peut être rapporté par des nouvelles différentes. Mais cela n'empêche pas qu'il puisse être rapporté objectivement. Certaines nouvelles rendent compte de manière plus exacte de l'événement ; d'autres peuvent comporter quelque erreur et de la sorte rapporter moins fidèlement l'événement. Le cas limite est l'invention pure et simple : une nouvelle portant sur un événement inexistant. Bref, les nouvelles sont plus ou moins objectives selon qu'elles représentent avec une concordance plus forte ou plus faible l'actualité.

Cette conformité à la réalité permet d'évaluer l'information journalistique et, entre autres choses, de démasquer les fausses nouvelles¹¹.

Les deux thèses du constructivisme, l'antiréalisme et l'antiobjectivisme, ne sont pas confortées par la relativité conceptuelle. Il ne suit pas du fait que la réalité puisse être appréhendée par différents systèmes de représentations ni qu'elle n'existe pas, ni qu'il soit impossible de la représenter conformément à ce qu'elle est. La relativité conceptuelle a même les corollaires inverses. Elle présuppose plutôt l'existence d'une réalité indépendante et engage à la possibilité d'en rendre compte telle qu'elle est. La seule thèse, différente, que la relativité conceptuelle invalide, c'est celle d'une relation biunivoque entre la réalité et sa représentation ; la thèse voulant que la réalité ne puisse faire l'objet que d'une seule description qui en serait la reproduction isomorphique ou bijective. La seule chose que la relativité conceptuelle vient mettre en échec, c'est la conception positiviste de la connaissance selon laquelle elle serait exclusive.

5. Conclusion

La relativité conceptuelle s'applique à l'ensemble de notre relation au monde. Le problème qu'elle pose relativement à l'objectivité ne se pose cependant que pour notre appréhension cognitive du monde.

Le journalisme est de ce type : sa prétention est de fournir une connaissance de l'actualité. Il procède, comme toutes les autres entreprises cognitives, d'une sélection. Pas plus que la science ne peut embrasser en un seul regard la totalité de la réalité, le journalisme ne peut prétendre rapporter toute l'actualité (ou tout ce qui pourrait faire l'objet de l'actualité). Le journalisme, comme la science, doit procéder à un certain découpage de son objet.

Cependant, cette sélection et ce découpage n'entravent pas le projet de connaissance. Ce n'est pas, non plus, parce que la description que donnent la science et le journalisme est partielle qu'elle ne peut pas être conforme à la partie de la réalité considérée.

¹¹ À ce propos, on peut avancer que c'est l'objectivité qui fonde le principe pratique de la vérification des informations : il s'agit de s'assurer qu'elles correspondent bel et bien à ce qui est le cas.

Aussi, comme toutes les autres entreprises cognitives, le journalisme est pratiqué par des êtres humains. L'homme de science et le journaliste ont une subjectivité : ils ont des goûts, des préférences, des inclinaisons, des intérêts et font des choix partisans. Ces dispositions subjectives peuvent biaiser le travail du scientifique comme du journaliste. Mais, quand cela se produit, la connaissance que le scientifique et le journaliste prétendent livrer de la réalité est moins exacte ou même inexacte précisément parce qu'elle n'est pas conforme à la réalité telle qu'elle est. La contamination par les biais est une corruption de la connaissance. Pour faire un travail le plus correct possible, l'homme de science et le journaliste doivent faire abstraction et neutraliser le plus possible leur subjectivité.

La sélection et le découpage de la réalité ainsi que la subjectivité des agents ne rendent pas en principe l'objectivité impossible. L'idée de la relativité conceptuelle dans laquelle ils peuvent être condensés non plus. L'objectivité ne va pas de soi et est très certainement difficile à pratiquer. Il n'est probablement pas faisable que le scientifique et le journaliste soit toujours objectifs. C'est sans doute d'ailleurs plus difficile pour le second que pour le premier. Mais tous deux ne peuvent échapper à l'exigence de l'objectivité. Elle relève moins d'un impératif moral que d'une nécessité logique.

Références

- BARNES, B. (1974). *Scientific Knowledge and Sociological Theory*. London : Routledge & K. Paul.
- BERGER, T. & LUCKMAN, P. (1967). *The Social Construction of Reality. A Treatise in the Sociology of Knowledge*. Garden City : Doubleday.
- BLOOR, D. (1976). *Knowledge and Social Imagery*. Chicago : Chicago University Press.
- BOGHOSSIAN, P. (2006). *Fear of Knowledge. Against Relativism and Constructivism*. Oxford : Oxford University Press.
- BRIN, C. ; CHARRON, J. & DE BONVILLE, J. (éds.) (2004). *Nature et transformation du journalisme : théorie et recherches empiriques*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- BUTLER, J. (1990). *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*. New York : Routledge.
- COLLINS, H. (1993). *The Golem : What everyone should know about Science*. Cambridge : Cambridge University Press.
- DELFORCE, B. (1996). La responsabilité sociale du journaliste : donner du sens. *Les cahiers du journalisme* 2 : 16–32.

- DERVILLE, G. (1999). Le journaliste et ses contraintes. *Les cahiers du journalisme* 6: 152–177.
- FEYERABEND, P. (1978). *Against Method: Outline of an Anarchistic Theory of Knowledge*. London: Verso.
- GAUTHIER, G. (2010). Temps et réalité en anthropologie des sciences. Une critique du constructivisme de Bruno Latour. *Anthropologie et Sociétés*, à paraître.
- GAUTHIER, G. (2005). La réalité du journalisme. *Communication* 23(2): 150–181.
- GAUTHIER, G. (2004a). Journalisme et réalité: l'argument constructiviste. *Communication et langages* 139: 17–25.
- GAUTHIER, G. (2004b). La vérité, visée obligée du journalisme. Le réalisme journalistique. *Les cahiers du journalisme* 13: 164–179.
- GAUTHIER, G. (1991). La mise en cause de l'objectivité journalistique. *Communication* 12(2): 81–115.
- GERGEN, K. & GERGEN, M. (2006). *Le constructionnisme social: un guide pour dialoguer*. Bruxelles: Satas.
- HACKING, I. (1999). *The Social Construction of what?* Cambridge: Harvard University Press.
- KEUCHEYAN, R. (2007). *Le constructivisme. Des origines à nos jours*. Paris: Hermann.
- LATOUR, B. (2007). *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*. Paris: La Découverte/Poche.
- LE MOIGNE, J.-L. (1995). *Les épistémologies constructivistes*. Paris: PUF.
- POERKSEN, B. (2008). The Ideal and Myth of Objectivity. Provocations of Constructivism Journalism Research. *Journalism Studies* 9 (2): 295–304.
- PUTNAM, H. (1994). *Realism with a Human Face*. London: Harvard University Press.
- SEARLE, J.R. (1995). *The Construction of the Social Reality*. New York: Free Press.
- STENGERS, I. (1993). *L'invention des sciences modernes*. Paris: La Découverte.
- VERON, E. (1981). *Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Mile Island*. Paris: Les Éditions de Minuit.

Submitted: 15 September 2010. Resubmitted: 13 December 2010. Approved: 15 December 2010. Refereed anonymously.

